

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/3 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.3.47793

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Situation quelque peu différente en Autriche-Hongrie où le sionisme trouva davantage d'adeptes, mais qui revendiquaient le droit à l'autonomie nationale de la minorité juive, reconnu aux autres minorités de l'empire multinational. Autre différence notable avec le judaïsme allemand, le ralliement précoce de bon nombre de juifs au socialisme qu'ils percevaient, en dépit de son refus de toute spécificité, comme le seul rempart contre l'antisémitisme. Plus ancrés dans la tradition bourgeoise libérale, leurs homologues allemands ne commencèrent à s'en rapprocher qu'à partir de la nouvelle génération déçue par l'ambiguïté des autorités et l'indifférence des libéraux.

Si, en effet, des personnalités non juives avaient, au début des années quatre-vingt-dix, pris l'initiative de créer à Berlin comme à Vienne, des *Associations de défense contre l'antisémitisme*, celles-ci s'avérèrent rapidement inadaptées aux méthodes modernes de propagande et à la base de masse de leurs adversaires. De sorte que la bourgeoisie juive dut créer ses propres associations de défense, forte de 40 000 membres en Allemagne, mais seulement de 7 000 en Autriche dans la mesure où, fondées sur le principe de citoyens du pays, de confession juive, elles excluaient l'adhésion des co-religionnaires de l'Est particulièrement nombreux en Autriche. Cimentée par une volonté commune de compenser leur insécurité identitaire par une exacerbation de la différenciation ethno- raciale de la germanité, l'osmose entre antisémites des deux empires se révéla plus forte. Figure de proue de cette osmose depuis le succès de ses *Fondements du XIX^e siècle* (1899) Houston Stewart Chamberlain, gendre de Wagner, participait à la fois au *Cercle de Bayreuth* et au *Cercle Guido von List* de Vienne où il rédigea d'ailleurs son ouvrage. Mais alors que François Joseph, soucieux de maintenir l'unité de ses sujets, récusait l'antisémitisme, Guillaume II, quoique entouré par intérêt de quelques juifs privilégiés, y adhérait largement. Grand admirateur de H. S. Chamberlain avec lequel il entretenait d'ailleurs une correspondance, il alla jusqu'à recommander la lecture de son livre pour la formation des enseignants. Imprégnation lourde de conséquences pour la jeunesse allemande dont le plus grand mouvement, le *Wandervogel*, introduisit à l'époque la lecture des doctrinaires du racisme.

En dépit ou à cause de sa marginalité, la minorité juive contribua grandement à l'essor économique et social, de même qu'au rayonnement culturel des deux empires. Avec le début de la Première Guerre mondiale et la proclamation de l'Union sacrée, elle crut même que son égalité, si souvent bafouée, aboutissait enfin à cette synthèse germano-juive tant désirée. La détérioration de la situation à partir de 1916 et le recensement spécifique, ordonné par l'Etat-major allemand en réponse aux campagnes contre les »planqués« et les »profiteurs de guerre« juifs, mirent fin à cette illusion. Rares furent ceux qui déplorèrent la chute des deux régimes impériaux. Nombreux ceux qui placèrent après la défaite et la révolution de 1918 leur espoir dans l'avènement de régimes démocratiques.

Doté de notes abondantes, d'une riche orientation bibliographique, d'un index des personnes et matières ainsi que d'illustrations souvent originales, cet ouvrage donne un aperçu bien documenté et sur certains points novateur de l'évolution contrastée de cette période d'histoire germano-juive.

Rita THALMANN, Paris

Avraham BARKAI, Paul MENDES-FLOHR, Steven M. LOWENSTEIN, *Deutsch-jüdische Geschichte in der Neuzeit. Band IV: Aufbruch und Zerstörung 1918–1945*, München (C. H. Beck) 1997, 429 p.

Bien que doté d'une documentation scientifique et d'une présentation de même qualité que l'ouvrage précédent, ce quatrième volume sur la période 1918–1945 ne répond pas pleinement à ce que l'on pouvait en attendre. Si la première partie retraçant en huit cha-

pitres la période de Weimar suit en gros le plan de l'ouvrage précédent allant de la structure de la communauté juive aux aspects culturels en passant par son organisation et ses rapports avec la société non juive, la seconde partie, en sept chapitres, rompt largement avec ce schéma par l'approche chronologique des effets de la persécution nazie jusqu'à la déportation. De plus, au lieu de quatre auteurs précédemment, il n'en reste en fait que deux puisque Steven Lowenstein n'assure que l'épilogue sur la diaspora germano-juive dans le monde après 1945. Peter Mendes-Flohr assure certes la continuité de l'analyse culturelle. Mais celle-ci ne comporte plus qu'un seul chapitre pour la période nazie. Les six autres, dus à l'historien israélien Avraham Barkai, connu surtout pour ses travaux sur la situation économique des juifs d'Allemagne, maintiennent certes les comparaisons avec l'Autriche et la Tchécoslovaquie issue de l'après-guerre mondiale. Mais les précisions statistiques souvent ignorées ou peu connues auraient mérité d'être commentées. Comment comprendre, en effet, que les femmes juives, qui constituent déjà 52% de la minorité sous Weimar et plus de 60% après les grandes vagues d'émigration n'apparaissent que par des allusions ponctuelles? Pourtant les travaux réalisés depuis une quinzaine d'années, évoquées notamment lors de deux grands congrès internationaux de l'Institut Leo Baeck à Berlin en 1983 et en 1993, sous l'égide de la Fondation Ebert, de l'Institut Leo Baeck de New York et de l'Institut historique allemand à Washington ont montré qu'un certain nombre d'entre elles jouèrent un rôle de pionnières dans de nombreux domaines. Comme dans la vie associative non juive et juive. Quant à l'*Union des femmes juives* dont l'historienne américaine Marion Kaplan a retracé l'itinéraire de sa création au début du siècle jusqu'à sa dissolution en 1938, elle aurait mérité un traitement égal à celui d'autres organisations juives largement évoquées. Car c'est dans ce cadre et par leurs actions dans de grandes organisations internationales qu'elles ont acquis l'expérience et les compétences, qui allaient leur permettre d'assumer les lourdes tâches qui leur incombèrent sous le nazisme. Non seulement lorsqu'il s'agissait d'assurer une partie ou l'ensemble de la subsistance de la famille lorsque les hommes étaient au chômage, avaient déjà émigré ou furent envoyés en camp de concentration en 1938. Mais elles renoncèrent aussi davantage qu'eux, même quand elles en eurent la possibilité, à l'émigration, soit pour assister un proche malade ou âgé, soit pour assurer l'assistance matérielle, médicale et éducative des quelques 200 000 juifs selon la législation raciale vivant dans des conditions de plus en plus précaires. Les autorités nazies ne sous-estimèrent d'ailleurs pas ce rôle puisqu'elles les gardèrent souvent jusqu'aux derniers convois afin qu'elles assurent l'aide aux déportés en partance. Or dans l'ensemble de l'ouvrage on ne trouve que treize femmes citées, dans certains cas comme femme, fille, voire cousine d'un homme connu alors qu'elles ont un statut social propre. Comble du paradoxe: alors que l'allemand, contrairement au français, distingue entre *Mensch* (être humain) et *Mann* (être masculin) la légende accompagnant l'image d'un groupe d'hommes et de femmes avant le départ pour Terezin (p. 253) ne mentionne que les hommes (*Männer*). Aspect mieux traité, après avoir été longtemps ignoré: la situation particulièrement difficile des juifs convertis, des métis – surtout des »demi juifs« – et des ménages mixtes, mal à l'aise dans une communauté avec laquelle ils n'avaient plus aucun lien, quasi abandonnés par leurs Églises, à l'exception des deux associations spécifiques dissoutes en 1941 et 1942 par le régime en contraignant ses membres à rejoindre la communauté juive. Signalons au passage que l'écrivain luthérien, sa femme et la fille cadette de celle-ci ne se suicidèrent pas au printemps 1942 (p. 342) mais en décembre 1942.

D'une manière générale, on peut se demander si la réunion en un seul volume de ces vingtsept années de rapports germano-juifs, période certes courte au regard de près d'un demi siècle de régime impérial, mais beaucoup plus dense en événements déterminants, était judicieuse. Elle réduit, en effet, à une évocation succincte des faits marquants de la période nazie, comme par exemple: l'échec de la Conférence d'Evian sur l'accueil des réfugiés du Reich, l'expulsion des juifs polonais ou le pogrom de novembre, voire les passe sous silence

comme la mise à mort des malades mentaux et des concentrationnaires jugés »indignes de vivre«, terrain d'expérimentation préalable à la »Solution finale«. Car ce qui fait la singularité du judaïsme germanophone, c'est peut-être moins, comme le pensent les auteurs, sa lutte prolongée pour une émancipation mal acceptée par la société non juive et l'effet de celle-ci sur le développement de l'antisémitisme – encore que sa dimension raciale soit plus prononcée qu'ailleurs – que la faiblesse de ses liens avec la société non juive due à la faiblesse du libéralisme politique et des traditions démocratiques. Contrepoids qui ont permis le sauvetage de quelques 6500 juifs du Danemark, mais aussi celui des trois quarts des 330 000 juifs de France.

Rita THALMANN, Paris

Marion KAPLAN, *Jüdisches Bürgertum. Frau, Familie und Identität im Kaiserreich*, Hamburg (Dölling und Galitz) 1997, 403 p.

Dans le judaïsme, l'homme commence ses prières quotidiennes en remerciant Dieu de ne pas l'avoir fait femme¹. Il n'est pas étonnant alors de trouver les femmes juives reléguées au fond de la synagogue et exclues de tous les rites, ainsi que de toute prise de décision au sein de la communauté. Les domaines, que la tradition veut bien leur accorder, sont le foyer et la famille.

Ainsi écartées (a priori) de la vie de la cité au sein de l'univers juif, elles le sont aussi de l'historiographie. Marion A. Kaplan cherche dans ce livre, paru en 1991 aux Etats-Unis et publié en allemand en 1997², à mettre en scène ces femmes et à lier leur histoire à celle des Juifs et de l'Allemagne, tout en jetant un regard nouveau, féminin, sur l'histoire juive. L'objectif principal de cet ouvrage est donc de montrer comment ces femmes juives ont organisé elles-mêmes leur histoire dans les limites que sexe, religion et appartenance ethnique leur ont imposées. Il montre alors le rôle ambivalent qu'elles ont joué au sein du monde juif en tant qu'agents d'embourgeoisement et d'acculturation au sein de la société allemande, alors qu'elles restent en même temps gardiennes résolues de la tradition juive. L'industrialisation et l'urbanisation, tout comme le succès économique et les exigences de la bourgeoisie juive influencent les représentations traditionnelles du rôle des femmes: elles vivent une évolution personnelle, qui va d'un travail fatigant dans le ménage tout en étant les collaboratrices de leurs maris, vers le rôle de mères et épouses.

C'est l'univers féminin du ménage qui joue un rôle clé pour l'analyse de la fonction des classes et des rapports entre les sexes car il est décisif pour la formation de l'identité privée et publique bourgeoise. En incluant le ménage et l'éducation des enfants dans le concept de la formation de la classe bourgeoise et de l'acculturation juive, l'auteur cherche à obtenir une image plus claire de la manière dont hommes et femmes ont défini leur appartenance à la bourgeoisie sous l'Empire.

Marion A. Kaplan s'est heurtée d'abord au problème des sources que pose une histoire des femmes car celles-ci n'ont laissé que peu de traces. L'auteur a cependant réussi à rassembler un corpus de documents (aussi bien des journaux juifs et publications des organisations que la correspondance, des journaux intimes, autobiographies, mémoires etc.) qui lui a per-

1 Nancy GREEN, *La femme juive. Formation et transformations*, in: G. DUBY, M. PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. III: Le XIX^e siècle, Paris 1991, p. 216.

2 Remercions les éditions Dölling und Galitz d'avoir changé le titre de l'édition originale, dont l'énoncé, »The Making of the Jewish Middle Class«, rend peu compte du véritable contenu de ce livre. La traduction allemande, effectuée par Ingrid Strobl, fait partie d'une série d'études sur l'histoire juive.